

éternel adieu à la mer.—L'autruche, qui, par son extérieur, soutient des rapports si marqués avec le quadrupède, s'en rapproche encore plus à l'intérieur. Son squelette offre une multitude d'analogies avec celui de ce dernier, et les parties molles en présentent de plus nombreuses et de plus frappantes encore ; de sorte qu'on peut dire que l'autruche est mi-partie oiseau et quadrupède.—Dans les pays chauds, les animaux terrestres sont plus grands et plus forts que dans les pays froids ou tempérés ; ils sont plus hardis, plus féroces : toutes leurs qualités naturelles semblent tenir de l'ardeur du climat.

III

Par la science, l'homme ose franchir les bornes étroites dans lesquelles il semble que la nature l'ait enfermé : citoyen de toutes les républiques, habitant de tous les empires, le monde entier est sa patrie.—L'homme est le seul animal à qui l'on puisse attribuer un langage proprement dit ; et c'est surtout en cela qu'il garde une supériorité manifeste sur le reste des êtres animés.—Les Chinois sont le peuple dont les annales remontent le plus haut, et dont les anciennes habitudes se rapprochent le plus des mœurs patriarcales.—Toutes les choses de la terre sont bonnes, considérées en elles-mêmes ; et, s'il arrive qu'elles deviennent nuisibles, c'est qu'on en abuse, ou qu'on ne les emploie pas à l'usage auquel la Providence les destine.—La multitude et la diversité des végétaux sont prodigieuses : mais tous n'ont pas été créés pour l'usage de l'homme. Quelques plantes sont destinées au bêtes ; d'autres nous fournissent des ornements et des parures ; d'autres flattent le goût et l'odorat ; un bon nombre sont d'un grand usage dans les maladies qui attaquent les hommes et les animaux.—Quand les mœurs ont été outragées, tout bon citoyen doit s'ériger en accusateur public.—Le loup a un appétit si véhément pour la chair, qu'il passe pour le plus glouton des animaux.—La corruption dans les mœurs d'un peuple est un signe certain de décadence.—Le véritable moyen de bien

jouir d'un bonheur, c'est de l'associer à un autre bonheur.—Nous passons notre vie à nous mal juger les uns les autres, parce que nous nous obstinons à nous ériger en juges, sans avoir jamais sous les yeux les pièces du procès.—La grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître.

IV

DE LA LOUANGE

Qu'est-ce que la plupart des louanges dans le style du monde ? des mensonges obligeants, des exagérations officieuses, des témoignages outrés d'une estime apparente, et qui ne vient ni de la raison, ni du cœur ; souvent des contre-vérités déguisées, et couvertes du voile de l'honnêteté ; des termes spécieux et honorables, mais qui ne signifient rien ; en un mot, des impostures dont les hommes entre eux font un commerce, et dont leur vanité se repaît : impostures autorisées ou par une fausse bienséance, ou par une complaisance basse, ou par un servile intérêt.

On nous dit de nous ce que nous devrions être ; et non pas ce que nous sommes ; et nous, par une pitoyable facilité à donner dans le piège qui nous est tendu, nous croyons être en effet tels que l'adulation nous suppose, et qu'elle nous représente à nous-mêmes. On nous fait des portraits de nos personnes dans lesquels tout nous plaît, et nous ne doutons pas qu'ils ne soient au naturel. On nous donne des éloges qui sont des compliments et des figures, et nous les prenons à la lettre. On loue jusqu'à nos vices et nos passions, et nous n'hésitons pas ensuite à les compter pour des vertus.

(BOURDALOUE.)

V

LA PATIENCE

Toute injure, toute violence à laquelle vous opposez la patience, manque son but ; elle s'é mousse et se brise comme le trait lancé contre une pierre, qui souvent le repousse sur la main imprudente d'où